

Respiration

par Martin Steffens, Philosophe (La Croix du 03/04/2020)

Le monde retient son souffle. La nature reprend le sien. On suffoquait. Le rythme était fou. Depuis le confinement, on respire mieux. Le ciel se dégage. Les oiseaux, l'air de rien, repeuplent les villes. Tout semble dire : « Ouf ! on a eu chaud. » Oui, on avait chaud dans cet inexorable réchauffement climatique. Tout conspirait à une universelle expiration. Nul n'y aspirait mais nul ne parvenait à inspirer à l'humanité un vent contraire. Et puis c'est arrivé. On respire enfin.

Difficile toutefois de soupirer d'aise quand on sait que, à quelques kilomètres de chez soi, certains malades cherchent leur souffle, et leurs soignants des respirateurs. Difficile, quand viennent les nouvelles du front, de ne pas faire sien l'essoufflement du corps médical. Sans compter qu'au moindre petit rhume, on vérifie par quelques amples respirations qu'aucune gêne ne se fait encore sentir. Autour, l'air est plus pur mais nos poumons sont soudain moins sûrs. Il nous est aimablement demandé de rester chez soi et de lire, mais l'angoisse (du latin *angere* qui signifie « serrer ») comprime nos poitrines.

D'autant que cette respiration ne rassure pas tout le monde. Au nom de la « continuité pédagogique », on bombarde, en ricochant sur leurs parents, les enfants de devoirs. Télétravail pour tous ! Beaucoup commencent à vivre ce confinement, non comme un rythme enfin retrouvé, mais comme l'ancien rythme insidieusement entré dans les foyers, silencieusement déposé dans nos messageries. L'emploi du temps est bon, sauf s'il se met à ressembler à une partition saturée de notes, sans silences, ni soupirs, ni respirations. La machine des Temps modernes s'est invitée chez nous. Mais parce qu'elle est virtuelle, Charlie Chaplin ne peut plus l'enrayer. Parfaitement huilée, puisque ses rouages sont des algorithmes, elle n'a pas besoin d'ingénieur en chef : nous la relançons nous-mêmes, par notre peur du vide.

On étouffe. À l'hôpital, à cause du virus. En dehors de l'hôpital, malgré toute la sagesse que cette épreuve aurait pu nous inspirer. Or respirer (du latin *spiro*, « souffler »), c'est non seulement prendre souffle mais, comme l'indique le préfixe « re- », le reprendre. C'est se reposer. Non pour se laisser aller. Mais pour se laisser souffler là où l'Esprit (*Spiritus*) nous mène. L'Esprit (*pneuma*, dans le grec des évangiles) souffle où Il veut (Jean 3, 8) mais se laisse volontiers prendre dans des voiles désencombrées. C'est notre époque tout entière qui souffre de pneumo-pathie : nous ne laissons pas venir à nous l'épreuve pour nous y laisser dire ce qu'il y a à vivre. Il ne s'agit certes pas de respirer la joie et la paix quand tant d'autres transpirent la peur de mourir. Seulement d'être pleinement présent à ce qu'il y a à vivre.

Mais comment ? À l'heure de sa mort, le dernier geste du Christ n'en fut presque pas un : rendre son dernier souffle. Il le fit dans les mains du Père : « En tes mains, je remets mon esprit » (Luc 26, 43). En ces temps de deuil et d'angoisse, qui sont aussi ceux qui, par-delà la Passion, regardent vers la Résurrection, souvenons-nous de ceci : ceux qui subissaient le supplice de la croix mouraient de suffocation et d'asphyxie. Chose étonnante : nos malades, aujourd'hui, meurent précisément de ce dont le Christ est mort. À moins que ce soit le Christ qui choisit une mort où chacun peut mettre la sienne, afin de nous mener, tous, dans sa Résurrection.